

MICHEL LEJEUNE

REGARDS SUR LES SONORES I.E. EN VIEUX PHRYGIEN

1. Concernant les traitements phrygiens des occlusives i.e., il y a deux théories. L'une (I), le plus souvent (implicitement ou explicitement) admise, enseigne que les trois séries sourde, sonore, sonore aspirée se seraient en phrygien réduites à deux par confusion des sonores aspirées avec les sonores, confusion qui se manifeste dans une notable partie du domaine i.e. (anatolien ; iranien, balte, slave ; celtique ; etc.) ; soit donc :

(I)	i.e.	*t	*d	*dh
		↓	↓	↓
	phr.	t	d	d

Une autre théorie (II), qui fut celle de Solmsen, de Marstrand, etc., soutenue en dernier lieu par Otto Haas<sup>1</sup>, veut que le phrygien ait connu une mutation consonantique analogue (pour s'en tenir à cette région) à celle qu'on reconnaît en arménien<sup>2</sup>, et à celles qu'on suppose en thrace<sup>3</sup> ainsi que dans certains substrats « préhelléniques »<sup>4</sup> de souche i.e. Haas est trop aventureux pour avoir trouvé beaucoup

(1) *Die phrygischen Sprachdenkmäler*, 1966 (*passim* ; en particulier V Teil § 10, p. 209 sv.) ; on renvoie ici à ce livre par *PSD* et par la page. — L'auteur y est revenu, depuis, plusieurs fois ; en dernier lieu en 1976, dans un article (« Die Sprache der spätphrygischen Inschriften ») de *Linguistique balkanique* XIX (fascicule 3, p. 49-82, et fascicule 4, p. 53-57), en particulier dans les §§ 15 (fasc. 3, p. 79-82), 16 (fasc. 4, p. 53-55), 17 (fasc. 4, p. 55-57) ; on y renvoie ici par *SSI* et par le paragraphe.

(2) Certains, on le sait, ont enseigné une parenté du phrygien et de l'arménien sur la base d'arguments et linguistiques et historiques (parmi ces derniers, l'information, si connue et discutée, d'Hérodote VII 73 : Ἀρμένιοι ... ἐόντες Φρυγῶν ἄποικοι). — Sans doute l'arménien, à la différence du phrygien, est-il une langue *salām*. Mais on ignore l'époque de cette palatalisation ; or les plus anciens documents arméniens sont postérieurs aux documents phrygiens les plus récents. D'autre part, en arménien, la palatalisation *salām* donne, p. ex., une mi-occlusive *c* (qui est une *sourde*) comme aboutissement d'un \**g* étymologique (*cin* : cf. gr. γένος ; *cunr* : cf. gr. γόνυ ; etc.), d'où il résulte que la mutation consonantique (\**g* > \**k*) est antérieure à la palatalisation (\**k* > *c*). Ces considérations chronologiques font que l'argument *salām* n'est pas opposable à l'hypothèse d'une parenté phrygo-arménienne.

(3) Cf. D. Detschew, *Charakteristik der thrakischen Sprache*, 1952, p. 65 sv.

(4) Ainsi gr. πύργος, emprunté à un tel substrat, reposerait-il sur \**bhrgh-* (*IEW* 110), moyennant dissimilation \**bh... gh...* > \**b... gh...* puis mutation (\**b* > *p* et \**gh* > *g*) ; etc.

d'audience<sup>5</sup>. Mais il ne suffit sans doute pas d'écarter ces vues sans discussion, et c'est l'amorce d'une telle discussion qu'on voudrait ici proposer<sup>6</sup>.

Encore faut-il d'abord préciser les conditions dans lesquelles se pose, selon Haas, le problème, selon qu'on envisage la prononciation présumée du phrygien (II<sup>a</sup>) ou sa graphie : pour mieux dire, ses graphies (II<sup>b</sup>).

La réalité phonétique est, selon Haas, du type :

(II <sup>a</sup> )	i.e.	*t	*d	*dh
		↓	↓	↓
	phr. oral	[t']	[t]	[d]

et procurerait donc un système qui, en vue synchronique, est de même structure que celui du grec ancien, bien qu'avec d'autres correspondances étymologiques :

i.e.	*t	*d	*dh
	↓	↓	↓
grec	[t]	[d]	[t']

Mais quelque malin génie ferait que, ni l'alphabet indigène à date paléo-phrygienne (-VIII<sup>e</sup>/-V<sup>e</sup> s.), ni l'alphabet hellénistique tardif à date néo-phrygienne (+II<sup>e</sup>/+IV<sup>e</sup> s.), n'auraient (pour des raisons d'ailleurs différentes) été capables<sup>7</sup> de manifester cette distinction ternaire, sourdes et sourdes aspirées se trouvant, aux deux époques, confondues dans l'écriture ; soit donc :

(II <sup>b</sup> )	i.e.	*t	*d	*dh
		↓	↓	↓
	PP écrit	t	t	d
	NP écrit	τ	τ	δ

La discussion va donc se placer nécessairement, par delà les graphies, sur un terrain étymologique, avec enquête et contre-enquête ainsi définies :

a) Quels exemples avons-nous de PP *d*, NP *δ*, assignables, non point à \**dh*, mais à \**d*, et justifiant la théorie (I) traditionnelle?

b) Avons-nous des exemples de PP *t*, NP *τ*, assignables, non point à \**t*, mais à \**d*, et qui viendraient à l'appui de la théorie (II) mutationniste?

(5) Dans ses études phrygiennes (*Rendic. Ist. Lombardo* XCII, 1958, p. 835-932, et XCIII, 1959, p. 17-49), R. Gusmani écarte ainsi l'idée d'une mutation (XCIII, p. 20), à propos des anciennes sonores : « Anche qui il luogo d'articolazione appare di norma immutato (γελᾶφος, βεδυ), salvo certi casi, in cui si ha un assordimento dell'antica Media (βρυκης di fronte a βριγες) : va però notato che gran parte dei casi, che solitamente si citano a questo proposito, possono avere una diversa spiegazione, anche più verosimile. Ora non è possibile, sulla base di questi pochi casi, parlare, come spesso si è fatto, di una *Lautverschiebung* frigia da mettersi in rapporto con quella armena : almeno è avventato pensare ad un rapporto diretto tra questi due fatti. Si può solo dire che il frigio mostra qui di conoscere quel fenomeno di alternanze Tenuis/Media che è diffuso in territorio balcanico e micrasiatico ».

(6) Dans ce qui suit, PP = paléo-phrygien, NP = néo-phrygien.

(7) Haas, après d'autres, attribue la valeur [kh] à la lettre Ψ du PP, et enseigne que, pour la dorsale au moins, le PP pouvait distinguer un [k'] issu de \**k* d'un [k] issu de \**g*. Mais une telle orthographe ne serait, au mieux, qu'accidentelle (la lettre Ψ est rarissime, et l'emploi de *k* pour \**k* étymologique est indubitable, p. ex. dans le radical *kako*- « dommage », fourni par des textes PP de Paphlagonie et de Gordion). Et surtout la valeur ainsi attribuée à Ψ est douteuse ; nous essayons de réunir ailleurs les présomptions en faveur d'une valeur [ks].

REMARQUES. (1) Ce qui est en question ce sont les modes d'articulation, non les régions articulatoires. Ce que nous avons ci-dessus, exempli gratia, symbolisé par des dentales, vaut aussi bien pour labiales, dorsales, labiovélares. — (2) Haas distingue deux grands dialectes : « Phrygien du Nord-Est » (représenté par la majeure partie des inscriptions PP, notamment dans les régions de Midasville et de Gordion) et « Grand-phrygien » (représenté par les textes PP de Paphlagonie, et, plus tard, par la totalité des inscriptions NP). Fondée ou non, cette distinction sera négligée ici, Haas ne lui assignant aucune incidence sur la mutation consonantique.

2. Dans les limites nécessairement restreintes de cet article, on se bornera aux données archaïques (antérieures au -IV<sup>e</sup> s.). S'il apparaît qu'à cette époque se conservent les anciennes sonores, une suite de l'enquête, au niveau phrygien récent demeurera utile, soit pour y trouver de nouveaux exemples de cette conservation, soit pour manifester éventuellement quelque transformation survenue entre les deux époques.

Au matériel archaïque sont assignables des gloses, transmises à nous en alphabet grec, et dont les sources sont antérieures au -IV<sup>e</sup> s. ; de ces gloses, un très petit nombre seulement sont pertinentes quant aux traitements des anciennes sonores (§ 3). Le reste du matériel, directement accessible en alphabet indigène, est constitué par l'épigraphie<sup>8</sup> PP (§§ 4-5).

3. Le témoignage des gloses est confus.

a) Nous n'avons pas d'information *phrygienne* sur le nom des Phrygiens<sup>9</sup>. — De source grecque<sup>10</sup>, à date ancienne : Φρύγες (déjà homérique), Βρίγες (attribué par Hérodote VII 73 aux parents des Phrygiens demeurés dans les Balkans), à date postérieure, Βρυκεῖς, etc. comme noms de populations balkaniques (Étienne de Byzance). — D'autre part (depuis Eschyle : Βερέκυντα χώρον), noms géographiques<sup>11</sup> en Βερεκ-, relatifs à l'Asie Mineure, sans jamais de variante en -γ-. — Ces deux groupes de noms sont-ils (comme on l'admet en général, malgré leurs divergences) apparentés entre eux, et, si oui, sont-ils de même appartenance linguistique?

b) Il existe un nom *bekos*<sup>12</sup> du « pain », qu'au V<sup>e</sup> s. Hérodote assigne formellement au phrygien : ὁ Ψαμμήτικος ἐπυνθάνετο οἷτινες ἀνθρώπων βέκος τι καλέουσι, πυνθάνόμενος δὲ εὗρισκε Φρύγας καλέοντας τὸν ἄρτον. Assignment confirmée, à date impériale, par les

(8) Pour les inscriptions connues avant 1932, renvoi (par : Fr.) aux *Kleinasiatische Sprachdenkmäler* de J. Friedrich. Pour les nouveaux textes de Gordion, nous renvoyons ici (par : *Kadmos*) à notre article de 1970 dans *Kadmos* IX-1, p. 51-74. Ce sont là expédients provisoires en attendant que paraisse le corpus paléo-phrygien en préparation.

(9) Dans l'inscription PP dite d'Arezastis (Fr. 7), la section *a* commence par *vrekun* : *tedatoy* : ... (que Haas réunit arbitrairement en un seul mot composé *vrekunte-dato*-, qui serait un anthroponyme théophore : *PSD*, p. 195). On a depuis longtemps (Fick, etc.) rapproché ce *vrekun* de la glose d'Hésychius βρέκυν : τὸν βερέκυντα, τὸν βρίγα. Βρίγες γὰρ οἱ Φρύγες. Il est malaisé de jauger la valeur de cette ressemblance aussi longtemps que le texte PP demeurera obscur.

(10) Voir, notamment, Gusmani (cf. n. 5) XCII, p. 859 sv. ; Haas, *PSD*, pp. 19 sv., 209 sv., 232 sv.

(11) Voir, notamment, Gusmani (cf. n. 5) XCII, p. 857 sv. ; Haas, *PSD*, pp. 20, 195 sv.

(12) Voir, notamment, Gusmani (cf. n. 5) XCII, p. 857 ; Haas, *PSD*, pp. 9, 66 sv., 84 sv., 209 ; *SSI*, § 16. — Dans la tradition d'Hérodote, pour les deux exemples de 11 2, flottement entre βέκος, βεκός, βεκκός.

imprécations NP où figure le mot βεκος (« que tout violateur de la sépulture ne soit plus nourri par le pain », vel sim.).

Grec d'Asie Mineure comme Hérodote d'Halicarnasse, Hipponax d'Éphèse, au VI<sup>e</sup> s., connaissait aussi l'existence de ce nom étranger du « pain », mais l'attribuait<sup>13</sup> aux Chypriotes : Κυπρίων βέκος φαγοῦσι κάμαθουσίων πυρόν. Il ne semble pas qu'on se soit demandé de quels « Chypriotes » il s'agit là : hellénophones ou barbarophones? Si les noms de Chypre et d'Amathonte sont associés, non opposés, c'est vers la seconde hypothèse (étéo-chypriote donc) qu'on pencherait.

Il est patent que le mot a voyagé, mais l'antériorité d'Hipponax sur Hérodote n'est pas telle qu'on puisse en tirer parti pour baliser ces errances : terme d'abord « chypriote », puis phrygien? ou l'inverse? ou parvenu à Chypre et en Phrygie à partir d'une tierce origine, que nous n'avons pas les moyens d'identifier? (Il est, en tout cas, très douteux que l'épigraphie préhellénique de Samothrace<sup>14</sup> atteste, comme on l'a dit, une forme de ce mot).

Si maintenant on se reporte aux autres langues<sup>15</sup>, on constate qu'il n'existe aucun nom i.e. du « pain ». Les dénominations varient de langue à langue ; là où des coïncidences s'observent, elles résultent d'emprunts, ce qui confirme le caractère volontiers voyageur d'un tel terme technique (ainsi passe du germanique au slave et au balte le substantif représenté en gotique par *hlaifs*). Dans la mesure où des étymologies sont accessibles (mais il est rare qu'elles s'imposent avec évidence) elles empruntent des cheminements métaphoriques (le pain, faute de nom spécifique, étant souvent désigné comme « ce qui se façonne », « ce qui se cuit au four », « ce qui se rompt », « ce qui nourrit », etc.).

En supposant *bekos* proprement phrygien, donc i.e., on a cherché une étymologie. La voie pouvant y mener était étroite : il n'y a pratiquement pas de \**b-* i.e., ce qui rabat vers \**bh-* ; mais une aspirée initiale exclut une sourde finale (et inversement) dans le schéma i.e. de la racine ; pas d'issue donc, à moins qu'on invoque avec Haas une langue à mutation et qu'on parte alors de \**bh...g-* (qui donne *b...k-* après mutation). On a depuis longtemps envisagé deux façons de le faire. Haas choisit \**bhē-g-/bhō-g-/bha-g-* « cuire au four » (Pokorny *IEW* 113) ; il ne s'avise pas que le *ē* de *bekos* est inconciliable avec une racine à voyelle longue, la brève étant assurée et par la métrique d'Hipponax, et par le fait qu'un ancien \**ē* est devenu *ā* en phrygien. L'autre solution est celle à laquelle s'en tient Pokorny (*IEW* 114 ; mais, pour le phrygien, dit-il, « unerklärtes *k* ») : recours à \**bheg-* « rompre » (arm. *bekanem*, etc.), avec même métaphore que pour gr. mod. ψωμί, que pour serbe *kruh*, peut-être aussi que pour angl. *bread*.

Donnée donc malaisée à utiliser : ou bien mot sans étymologie i.e., parvenu par emprunt en phrygien ; ou bien mot i.e. de racine \**bheg-* modifié par mutation consonan-

(13) Fragment (transmis par Strabon VIII 340) 82 Bergk = 75 Diehl = 125 Masson. Voir O. Masson, *Les fragments du poète Hipponax*, 1962, p. 167 et n. 6 : « Il est inexact de déduire d'Hipponax que ce mot serait chypriote... ». — Ce jugement peut être discuté. Mais c'est pure inadvertance si P. Chantraine (*DELG*, s.u. βέκος) prête à Masson l'opinion exactement inverse.

(14) K. Lehmann, *Hesperia* XXIV, 1955, p. 93-100 (textes ; avec, p. 101 sv., un bref commentaire de G. Bonfante) ; 39 brefs graffites sur céramique, et (n° 40) une inscription mutilée sur pierre (onze fins de lignes, de une à huit lettres ; fin de l. 7, après interpunctio : βέκα).

(15) Voir C. D. Buck, *Synonyms*, p. 356 sv.

tique : mais il n'est pas nécessaire pour autant que la mutation soit phrygienne, car il reste possible que le phrygien ait emprunté le mot à une langue de substrat qui serait i.e. et mutante (comme certaines variétés supposées de « vorgriechisch »).

c) La glose βέδν · ὕδωρ. Φρύγες remonte, à travers Clément d'Alexandrie, aux emplois du mot dans les poèmes orphiques et chez Dion de Pruse, Néanthe de Cyzique, Philyllios (ce dernier, poète attique de l'Ancienne Comédie, appartenant au V<sup>e</sup>/IV<sup>e</sup> s.). La plus complète et la meilleure analyse critique de ces témoignages est celle de D. Detschew, *Glotta* XVI, 1928, p. 280-285.

Avec graphie grecque β d'un *w* de la langue d'origine (cf. Schwyzler, *Gr. Gr.* I, p. 224 sv.), il s'agirait d'un terme de racine \**wed-/ud-* « eau » (*IEW* 78) avec même vocalisme radical -e- qu'en arménien (*gel* « fleuve ») et en hittite.

Selon qu'ils sont favorables ou défavorables à une mutation en phrygien, les linguistes ou récuse (ainsi, Haas, *PSD.*, p. 119) ou acceptent (ainsi, Gusmani, XCII, p. 856) ce témoignage.

[Dans le cadre, *a priori* plausible, d'une formule binaire (« pain/eau », « manger/boire »), on attendrait que les imprécations NP associent βεκος et βέδν, ce qui n'est pas le cas : soit que la formule ne soit pas binaire, soit qu'y figure un *autre*<sup>16</sup> nom de l'« eau » que βέδν. Cette dernière situation ne ruinerait pas nécessairement le témoignage de Clément ; elle pourrait impliquer que (comme, en arménien, *gel*) le mot phrygien βέδν aurait désigné non plus l'eau comme substance mais l'eau courante (« source, rivière ») : hypothèse rejoignant une remarque pertinente de Detschew (*l.c.*) sur le sens « fons » de βέδν dans le vers orphique καὶ βέδν Νυμφάων καταλείβεται ἀγλάν ὕδωρ].

#### 4. De ces données (gloses) confuses, passons à l'apport direct de l'épigraphie PP.

On commencera par la démarche dite plus haut (§ 1 b) contre-enquête : y a-t-il des *p*, *t*, *k* PP issus de sonores? Il est remarquable que Haas n'ait réussi à en trouver aucun exemple, même médiocre.

En une occasion, il est vrai (à propos de l'inscription paphlagonienne Fr. 15, dont la l. 1 se lit *oluvoiveteietgnaie*), Haas<sup>17</sup> invoque une sonore i.e. ; c'est pour *gnaie*, qu'il entend « uxori » et fait remonter<sup>18</sup> à \**g<sup>w</sup>nā-* ; mais, précisément, la mutation attendue n'apparaît pas (masquée, dit Haas<sup>19</sup>, à cause de la position devant *n*).

5. De la contre-enquête on passera maintenant à l'enquête (§ 1 a : quels *b*, *d*, *g* issus de sonores?) en ne retenant ici, dans ces données d'interprétation incertaine, que celles qui nous semblent les plus plausibles.

a) Gordion, dédicace gravée sur un petit faucon d'albâtre (*Kadmos*, n° 63), *tadoy* : *iman/bagun*. Datif du destinataire + *iman* (mot qui se retrouve ailleurs en PP<sup>20</sup>, soit comme lexème, soit comme anthroponyme) + *bagun* (avec finale -*un* qui

(16) Haas assigne le sens de « eau » à α(κ)καλος (*PSD*, p. 67).

(17) *PSD*, p. 174, 180 ; mais exemple non repris p. 209-210, ni dans *SSI* § 16.

(18) Selon Haas (*PSD*, p. 214 sv.), devant voyelle autre que *i* et devant consonne, les anciennes labiovélares seraient représentées par des dorsales en « Grand-Phrygien » (à quoi ressortit le PP paphlagonien), par des labiales en « Phrygien du Nord-Est ».

(19) *PSD*, p. 174 : « Das Unterbleiben der Lautverschiebung ist vor Sonorlaut regelrecht ». Il en donne d'autres exemples (en phrygien tardif) devant *n* (pp. 53 et 210 pour NP ωεγνω < \**swe-gno-* « selbstgezeugt ») et devant *r* (p. 210).

(20) Cf. Cl. Brixhe, *Mélanges Mansel*, Ankara 1974, p. 239-250.

peut être issue de \*-ōn) ; si *iman* est ici nom du dédicant, formulaire du type « τῷ δεῖναι ὁ δεῖναι δῶρον » (l'accusatif impliquant un verbe d'offrande sous-entendu). Invoquer alors la racine (IEW 107) \*bhǎg- « zuteilen » (indo-iranien, slave, grec, tokharien), plus précisément un substantif \*bhago- soit masculin (comme skr. *bhaga-*), soit neutre (comme av. *baγa-*).

Du coup apparaît bien comme « δοτῆρ ἐάων » (et non comme dieu du hêtre ou du chêne : \*bhāgo-, IEW 107) le dieu Βαγαῖος glosé Ζεὺς Φρύγιος par Hésychius<sup>21</sup> : l'authenticité de la forme, et la légitimité de son attribution au phrygien se trouvent, par l'apport de Gordion, confortés.

b) Gordion : sur un vase, graffite (nom du possesseur au nominatif) *benagonos* (*Kadmos*, n° 41). Apparemment, composé à second terme -gonos, qu'on assignera<sup>22</sup> à \*gen- « engendrer » (IEW 373) ; cf. les composés grecs en -γονος (qui fournissent aussi bien des anthroponymes).

Si<sup>23</sup> l'on reconnaissait le nom *gwenā-* (IEW 473) de la « femme » au premier membre<sup>24</sup>, ce nom se trouverait doublement illustrer la conservation des sonores (\*g<sup>w</sup> > b ; \*g > g).

c) Gordion ; sur une dalle, empreinte sculptée d'une paire de pieds, et, se disposant, en trois secteurs, dans l'espace laissé libre par cette figuration, une inscription (*Kadmos*, n° 43, et p. 68 sv.) ; le secteur B commence par *ios* ; le secteur C se lit (avec lettre incertaine à la fin) *kakoioilovo* : *podask*[-]. Bien que le détail soit encore incomplètement éclairci, il est sûr qu'on a une formule apotropaïque, avec relative indéfinie en *ios* (« quiconque... ») et avec (ici à l'optatif) le verbe *kakoioi* « endommager ». Après *podas*, ou particule, ou reprise (inachevée, faute de place) du verbe « endommager » (cette fois alors en principale, *kakoioi* étant en subordonnée). Dans un tel contexte, visant à protéger cette figuration de pieds, il est à peu près inévitable qu'on identifie, en *podas*, l'acc. pl. du nom du « pied » (rigoureusement identique à gr. πόδας) ; bon exemple alors de \*d > d.

(21) Gusmani (cf. n. 5) XCII, p. 853, tient à la dérivation du nom d'arbre (cf. le Ζεὺς φηγωνῆος de Dodone). Mais Haas (*PSD*, p. 159) adopte la correction Βα<λ>αῖος (un Zeus « royal », cf. βαλῆν βασιλεύς. Φρυγιστί), trop heureux d'écarter un Βαγαῖος qui (tant de \*bhǎgo- que de \*bhāgo-) fournit argument contre la mutation.

(22) Faute de pouvoir raisonnablement invoquer \*ghen- « gratter » (IEW 436).

(23) Au prix d'un traitement labial des labiovélares qui est précisément (voir n. 18) celui qu'assigne Haas au « Phrygien du Nord-Est », dont relève Gordion.

(24) Ou bien : « qui engendre des femmes », « θηλυγόνος » ; ou bien « né d'une *benā* » (si *benā* avait pris en phrygien le sens de « dame de qualité » ; cf. angl. *queen*).

*Addition à la note 1.* — A date récente, la thèse de la mutation est aussi reprise par V. Georgiev ; ainsi en 1977, dans *Les Thraces et leur langue* (Sofia), p. 278 sv. et p. 281 sv.

*Addition au § 3 b.* — E. J. Furnée (*Die wichtigsten konsonantischen Erscheinungen des Vorgriechischen*, 1972) tient, lui aussi βέχος non comme un mot i.e., mais comme un terme de substrat (« altes Vorgr. Restwort », p. 297).